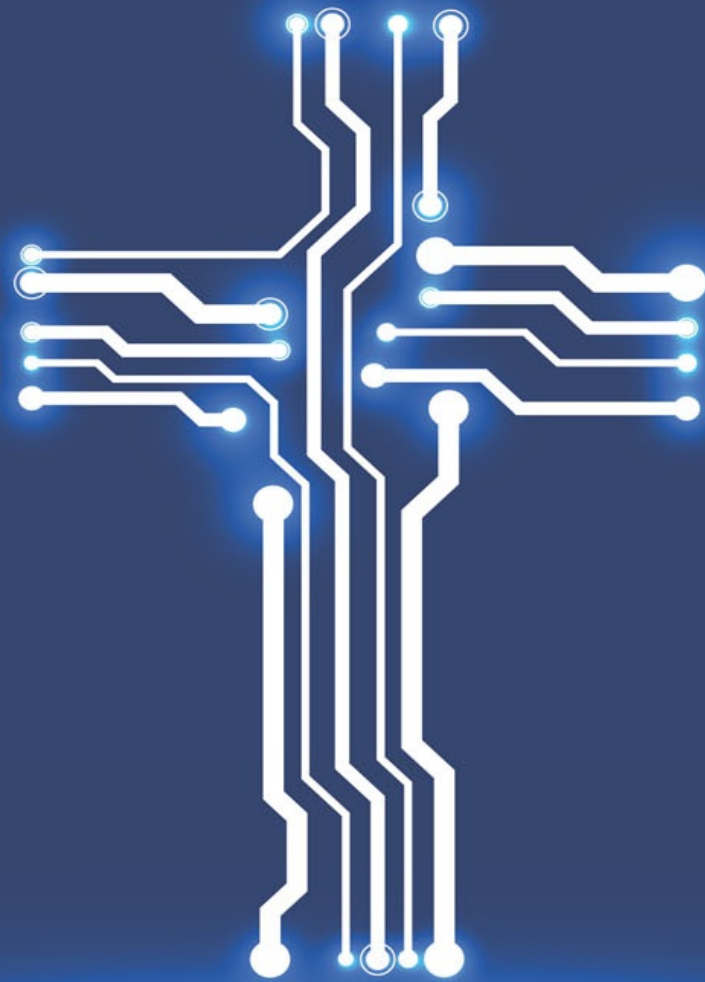


**THOMAS JAUFFRET**

# Dieu, l'entreprise, Google et moi

La doctrine sociale de l'Église  
à l'ère numérique



**salvator**



# Dieu, l'entreprise, Google et moi

La doctrine sociale de l'Église à l'ère numérique

L'émergence de nouveaux outils technologiques a provoqué dans le monde du travail un choc sans précédent depuis la révolution industrielle. Sur ce bouleversement qui secoue hommes et entreprises, la doctrine sociale de l'Église et ses textes fondateurs (*Rerum novarum*, *Quadragesimo anno*...) ont-ils quelque chose à dire ? Managers et leaders chrétiens prennent-ils la mesure des mutations à venir ? Faut-il craindre des manières d'agir ou des modèles économiques qui bousculent nos habitudes ?

Pour Thomas Jauffret, il n'y a pas à céder à de telles frilosités. Car loin d'être dépassée, la doctrine sociale de l'Église contient tous les éléments pour accompagner cette révolution et répondre à ces défis inédits. Mieux, les nouveaux géants de la technologie mettent en place des organisations aux ressemblances parfois étonnantes avec les principes de la doctrine sociale, comme les notions de bien commun ou de subsidiarité. Les chrétiens peuvent s'en inspirer et les « christianiser », pour éviter que ces structures ne soient sources de souffrance et de précarité, au service du seul profit.

Un appel pour tous les chrétiens à se saisir de cette révolution pour apporter leur contribution à la transformation du monde, en particulier celui du travail et de l'entreprise.



© D.R.

*Thomas Jauffret, 39 ans, diplômé de Dauphine, a évolué dans des structures de conseil et d'investissement. Il est spécialiste de la doctrine sociale de l'Église et a été directeur des programmes du Zermatt Summit. Il a par ailleurs cofondé le magazine Boussole.*



Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

expression qui commence à être répandue : les « P-DG activistes ».

C'est ainsi qu'ont pu fleurir récemment des affaires ou des polémiques fascinantes mettant les entreprises face à leurs responsabilités non plus seulement économiques, mais largement sociales, politiques, voire morales.

À plusieurs reprises aux États-Unis, l'écosystème entrepreneurial a combattu les institutions politiques et judiciaires dans un débat sur la liberté religieuse et a proposé sa propre vision morale du monde.

Alors que certains États conservateurs avaient modifié la législation permettant à une entreprise d'invoquer une entrave à sa liberté religieuse, la mobilisation forte des groupes phares de la Silicon Valley, notamment de Salesforce, qui y ont vu des lois discriminatoires et ont appelé au boycott de ces États (parmi lesquels l'Indiana, la Caroline du Nord ou la Géorgie), a par exemple conduit quelques gouverneurs velléitaires à faire machine arrière.

Une très célèbre controverse a également donné lieu à un arrêt de la Cour suprême, extrêmement critiqué dans le pays, qui concernait cette même liberté religieuse : l'affaire Hobby Lobby. La chaîne de magasins ne souhaitait pas couvrir pour ses employés certains soins médicaux imposés par l'Obamacare (dont la pilule abortive), qu'elle estimait contraires aux convictions religieuses de son actionnariat familial.

Et je pourrais citer beaucoup d'autres litiges tout aussi retentissants.

Cette affirmation morale de la part d'entreprises, devenues leaders d'opinion et références quasi prophétiques, a été accentuée par le phénomène technologique qui s'est développé



en parallèle, notamment ce qu'Henri Verdier et Nicolas Colin, personnalités influentes de l'économie numérique française, ont appelé assez justement l'« âge de la multitude<sup>11</sup> ». Il désigne cette époque fondée sur une économie numérique présentant la double caractéristique de pouvoir mettre très rapidement un produit sur le marché et de transformer la foule en un acteur de ce produit, ce qui en permet le déploiement exponentiel. Nous avons ainsi vu naître un Airbnb proposant un nombre de chambres qu'aucun groupe hôtelier ne serait capable de fournir, un Uber déployant ses similitaxis à travers le monde... ou un Facebook se révélant l'agora dont aurait rêvé la démocratie grecque. Plus récemment, Nicolas Colin a complété sa réflexion et défini une société technologique par trois caractéristiques : la capacité de déploiement (*scalability*), l'expérience utilisateur et la récolte de données. Ces spécificités conduisent de fait les entreprises technologiques, parfois même involontairement, à devenir les réels arbitres de la morale publique, pour la simple raison qu'elles bénéficient de la confiance du public (expérience utilisateur), de la connaissance (base de données) et de la légitimité (multitude) pour répondre aux enjeux moraux de notre temps... qu'elles ont quelquefois provoqués !

Il est à ce titre intéressant de lire Eric Schmidt, ancien président exécutif d'Alphabet Inc., le holding qui chapeaute Google, pour reconnaître que lui et ses camarades concurrents (notamment Facebook et Twitter) ont été dépassés par la montée d'un fondamentalisme islamique qui s'est appuyé très largement sur les réseaux sociaux et qu'il est donc impératif qu'ils y réagissent avec vigilance, en pensant ce qui est juste, ce qui doit être censuré ou réorienté, ou encore ce qui définit la liberté. Mais on s'aperçoit actuellement que toutes ces plates-formes éprouvent des difficultés à distinguer ce qui est de l'ordre de la

vérité de leur propre opinion. Il est également passionnant de voir Airbnb, qui a percé sans contrainte réglementaire sur un marché hôtelier historiquement réglementé jusqu'à en devenir l'acteur principal, prendre des engagements auprès de Handicap International, notamment sous la direction de son empathique numéro deux Belinda Johnson, pour offrir plus de logements accessibles aux handicapés et ainsi se « réguler » à la place du politique. Il est enfin ébouriffant d'assister à la création, au Danemark, d'un poste d'ambassadeur des technologies et de la digitalisation (*tech ambassador*) ou encore, dans les Émirats arabes unis, d'un ministère de l'Intelligence artificielle.

À cela se surajoute le phénomène de la *blockchain*. Apparue en 2008 avec la monnaie numérique bitcoin<sup>12</sup>, développée par une personne (ou un groupe de personnes, cela reste encore à ce jour un grand mystère) se présentant sous le pseudonyme de Satoshi Nakamoto, cette technologie permet de transmettre des informations de manière transparente, sécurisée et décentralisée, c'est-à-dire fonctionnant sans organe central de contrôle. La *blockchain* dématérialise ainsi le système ancestral du tiers de confiance, faisant fi du besoin d'institutions vigies, dans des secteurs variés qui, de la monnaie aujourd'hui, s'étendront à la musique, à l'immobilier, au casino, à l'énergie ou à la *supply chain* (chaîne logistique) demain.

Nous voyons ainsi émerger partout des organisations « privées » qui deviennent actrices de la vie et de la morale publiques. Dorénavant, le *design thinking* et la tech obligent les entreprises à faire preuve de davantage de conscience morale, car elles ont un impact sur la « multitude ». « Qui est mon prochain, qui est le plus fragile, qui est l'homme, qu'est-ce que la liberté, qu'est-ce que la justice, qu'est-ce que le bonheur ? », sont

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.



fabriquer des objets. Le travail naît de l'amour, manifeste l'amour et s'ordonne à l'amour. Nous reconnaissons Dieu non seulement dans le spectacle que nous offre la nature, mais aussi dans l'expérience de notre travail et de notre effort. Le travail est ainsi prière, action de grâces, parce que nous savons que c'est Dieu qui nous a placés sur terre, nous savons qu'Il nous aime et que nous sommes les héritiers de ses promesses<sup>15</sup>.

Plus récemment, Pierre-Yves Gomez a développé une pensée très pertinente sur ce thème. Dans *Le Travail invisible*<sup>16</sup>, il propose de réfléchir aux trois dimensions complémentaires du travail avancées par Jean-Paul II, notamment à travers son encyclique *Laborem exercens* (1981) : ses aspects subjectif, objectif et collectif (SOC).

S (subjectif)	O (objectif)	C (collectif)
Ce qui me fait ressentir ma dignité d'homme.	L'utilité de mon travail pour les autres.	Mon travail avec les autres, parce que l'homme est un être de relation.

Selon Pierre-Yves Gomez, la crise survient lorsque l'équilibre entre ces trois dimensions est rompu et que l'économie se déconnecte de la réalité humaine, qu'elle ne s'ancre plus dans une indispensable anthropologie. L'entreprise est une communauté appelée à faire rayonner la personne humaine dans sa dignité créative (je crée par mon travail), dans sa dignité généreuse (je donne par le service que je rends à mon client) et dans sa dignité collective (j'aime par l'accueil que je réserve aux talents de mes collègues).

Les Pères de l'Église ne considèrent jamais le travail comme « opus servile » – comme le considérait en revanche la culture de leur époque –, mais toujours comme « opus humanum » et ils tendent à en honorer toutes les expressions. Grâce au travail, l'homme gouverne le monde

avec Dieu ; avec lui il en est seigneur, et il accomplit de bonnes choses pour lui-même et pour les autres<sup>17</sup>.

Nous verrons, notamment lorsque nous évoquerons le principe de subsidiarité, que l'ère numérique tente partiellement de remettre l'homme au cœur de l'entreprise, non seulement le client (*design thinking*), mais également l'employé. Elle s'y attache essentiellement parce qu'une entreprise numérique dépend de ces ingénieurs créatifs que tout le monde s'arrache et qu'elle doit donc chouchouter. Ainsi, l'un des tout premiers éléments qu'analysent les investisseurs en capital-risque à côté du produit, du marché potentiel ou de la technologie, est la capacité de l'équipe dirigeante d'instaurer une culture d'entreprise et de constituer une communauté engagée et performante.

Mais alors que cette humanité numérique semble parfois se concentrer sur le succès ou la performance, on perçoit que l'apport de la sagesse chrétienne à ce monde serait une anthropologie qui se soucierait du sort des plus fragiles, des moins créatifs, voire de tous ceux que certains souhaiteraient remplacer par des robots ou des algorithmes intelligents. Car les entreprises technologiques ont également leurs « ouvriers », souvent beaucoup moins bien traités. La sagesse chrétienne se soucie de tout l'homme et de tous les hommes. Dès qu'on évoque la fragilité humaine, la question du travail rejoint celle de la vie. Maurice Ravel avait-il moins de valeur les dernières années de son existence terrestre, quand il souffrait d'une maladie neurodégénérative ?

Lorsque le docteur Laurent Alexandre, entrepreneur à succès, fondateur du site Doctissimo et auteur du passionnant ouvrage *La Guerre des intelligences*<sup>18</sup>, appelle à l'émergence des « éthiciens de l'intelligence », c'est peut-être vers les chrétiens

qu'il se tourne et qu'il crie : « Réveillez-vous ! » Notre monde, qui verra demain l'intelligence humaine côtoyer l'artificielle, a urgemment besoin de personnes capables de discerner le bien du mal. Jacques Maritain évoquait avec admiration la « sainteté de l'intelligence » de saint Thomas d'Aquin qui mit la raison au service de la découverte de la grâce surnaturelle. Sainteté de l'intelligence qui doit nous nourrir, mais qui s'efface aussi devant la splendeur de la charité.

Quelle sera la place de l'homme fragile au travail en 2030 ?

Nous voyons donc, que ce soit en ce qui concerne le respect de l'intégrité de la personne humaine ou la dignité de l'homme dans son travail, que le monde économique est une terre d'évangélisation majeure dans la situation historique où nous nous trouvons. La petite Bernadette Soubirous nous donne les clefs d'une juste attitude :

Je ne suis pas chargée de vous le faire croire, je suis chargée de vous le dire.

Notre environnement professionnel est en cheminement et attend que nous l'aidions (et par là même que nous nous aidions) à comprendre les principes anthropologiques fondateurs qui balisent sa route vers quelque chose de plus grand.

Face à toutes ces questions, à l'urgence de prendre soin de l'homme, le philosophe juif Hans Jonas, qui s'est beaucoup intéressé aux technologies, offre un début de réponse dans son ouvrage *le Principe responsabilité*<sup>19</sup> :

Agis de façon que les effets de ton action soient compatibles avec la permanence d'une vie authentiquement humaine sur terre.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

J'écoutais la radio en conduisant quand j'entendis un jour le père Cantalamessa, prédicateur de la maison pontificale, dire qu'une des preuves de l'existence de Dieu était à ses yeux que l'homme pose consciemment et volontairement des actes qui vont contre ce qui semble être son intérêt personnel, qui vont nettement au-delà du raisonnable pour plonger dans l'imitation du Christ. Magnifique ! L'homme reconnaît que son bien spirituel ne réside pas toujours dans son intérêt temporel. L'homme est un être de charité.

En clair, nous indique Pierre-Yves Gomez :

Il nous faut agir et aussi organiser la société de manière que toute personne puisse se développer en dignité et en sainteté. Tout ce qui empêche ce développement doit être reconsidéré. La recherche du bien commun crée l'espace vital nécessaire à l'humanisation de chacun d'entre nous tout au long de notre vie<sup>35</sup>.

Cet économiste qui a mis en place une formation à la doctrine sociale de l'Église, le Parcours Zachée<sup>36</sup>, résume dans un schéma très simple la tension qui peut exister entre l'individuel et le collectif, à la base de nos difficultés à atteindre le bien commun<sup>37</sup>.

	Indifférence à la personne	Bien de la personne
Indifférence à la société	Cynisme	Individualisme
Bien de la société	Intérêt général Totalitarisme	<b>BIEN COMMUN</b>

La doctrine sociale nous rappelle que l'objet de l'économie est la formation de la richesse et son accroissement progressif, en termes non seulement quantitatifs, mais qualitatifs : tout cela est moralement correct si l'objectif est le développement global

et solidaire de l'homme et de la société au sein de laquelle il vit et travaille.

L'entreprise est constituée d'hommes et de femmes qui en forment la richesse première par leur travail ; il existe fondamentalement une « anthropologie de l'entreprise » qui s'appuie sur l'être humain comme cœur et visée de son développement. Ainsi que l'édictait saint Basile à ses moines orientaux :

Quiconque travaille, sachons-le, doit le faire non pour subvenir par son labeur à ses propres besoins, mais pour accomplir le commandement du Seigneur qui a dit : « Car j'avais faim, et vous m'avez donné à manger<sup>38</sup>. »

Nous y sommes arrivés... Il nous incombe donc de faire notre « métier », que nous discernons moralement, en rendant service à chacun et à tous. Au profit du bien – et non de l'intérêt – de tous, en respectant la dignité anthropologique de chacun. Mais comment ? Pas si simple...

## **La destination universelle des biens ou l'*open source* chrétienne**

Dieu a destiné la Terre et tout ce qu'elle contient à **l'usage de tous les hommes et de tous les peuples**, en sorte que les biens de la création doivent équitablement affluer entre les mains de tous, selon la règle de la justice, inséparable de la charité (Paul VI, *Gaudium et Spes*, 69, 1).

La destination universelle des biens évoquée par la doctrine sociale est cette idée que les biens de la création sont donnés universellement par Dieu pour le bien de tous et de chacun, pour le bien commun. Chaque homme n'est que le régisseur de ce qu'il possède. Ce principe est intrinsèquement lié à celui de



propriété et vient, en quelque sorte, le contrebalancer. La propriété privée n'est pas remise en cause par l'Église ; *Rerum novarum* consacre même une place importante à ce « droit à la propriété privée » nécessaire au développement personnel et à celui de la famille. Mais les papes nous rappellent, à travers les différentes encycliques sociales, que la création est destinée à tous les hommes. Dans la série télévisée à succès *Downton Abbey*, lord Grantham explique parfaitement ce principe de destination universelle des biens : « Je suis un régisseur, ma chère, pas un propriétaire », rejoignant ainsi saint Thomas d'Aquin qui pouvait voir dans les propriétaires des intendants de Dieu.

Ce qui était compris par l'aristocratie terrienne s'applique également de nos jours, à une époque capitaliste faite de start-up, de levées de fonds, de (sur)valorisations et de fortunes entrepreneuriales. La propriété est une responsabilité. La vocation du régisseur est d'œuvrer au bien commun avec ce qui lui a été confié. Se profile derrière cela une idée de la gratuité : ce que je possède doit bénéficier à autrui.

La notion d'*open source* est sans doute un bon moyen de comprendre ce concept de « destination universelle » d'un bien (un logiciel) offert au plus grand nombre librement, permettant ainsi à chacun à travers le monde de bénéficier du génie créatif des autres.

L'*open source* est une pierre d'angle essentielle et révolutionnaire de l'économie numérique. Cette méthode d'ingénierie logicielle est aujourd'hui à l'origine d'applications utilisées tant par l'administration et les entreprises que par le grand public.

Initialement, elle veut répondre à un ancien débat sur l'utilité

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

l'amour du Père, qui a une place dans le plan de Dieu et qui nous manque tant si nous ne lui octroyons pas une place dans notre propre plan.

Qui est mon prochain ? Qui est mon frère ? Cette question fait référence à la parabole du bon Samaritain<sup>51</sup>, qui nous offre deux grilles de lecture. Tout d'abord, bien évidemment, mon prochain est le pauvre, comme nous l'avons exploré jusqu'à maintenant. Mais il existe également une grille de lecture qui ouvre sur les principes de subsidiarité et de fraternité. « Lequel de ces trois, à ton avis, s'est montré le prochain de l'homme tombé aux mains des brigands ? », demande Jésus au docteur de la Loi. Si nous lisons bien, le Christ ne signifie pas à son interlocuteur que son prochain est le pauvre ; il le met à la place de cet homme à demi mort et lui indique que son prochain est le Samaritain, effectuant une réponse inversée. Cela nous donne deux clefs : la première est la clef d'humilité qui nous dit que nous devons nous reconnaître pauvres, quels que soient nos succès, pour ressentir le besoin de l'amour de Dieu, seul sauveur ; la seconde est la clef de la communauté qui nous révèle que le charisme dont nous avons besoin se trouve en l'autre, celui que nous côtoyons rarement. Nous tous, pauvres, avons besoin que chacun puisse exprimer librement sa capacité d'amour.

## **Libérer la subsidiarité créative**

De même qu'on ne peut enlever aux particuliers, pour les transférer à la communauté, les attributions dont ils sont capables de s'acquitter de leur seule initiative et par leurs propres moyens, ainsi ce serait commettre une injustice, en même temps que troubler d'une manière très dommageable l'ordre social, que de retirer aux groupements d'ordre inférieur, pour les confier à une collectivité plus vaste et d'un rang plus élevé, les fonctions qu'ils sont en mesure de remplir eux-mêmes (Pie XI, *Quadragesimo*

Dans son encyclique *Centesimus annus*, Jean-Paul II rappelait que la « propriété de la connaissance, de la technique et du savoir » est un des fondements de la richesse des pays industrialisés et, par là même, une richesse fondamentale et intrinsèque de l'homme<sup>52</sup>.

Ainsi, nous comprenons que le travail, richesse créative, est une mise en pratique extraordinaire des talents de l'homme. Le principe de subsidiarité vient de cette compréhension particulière de notre anthropologie chrétienne. Michael Novak, un philosophe américain qui joua un rôle important au sein de la revue catholique *First Things* et qui influença la pensée de Jean-Paul II, affirmait ainsi que « l'économie de marché est dynamique et créative, car elle est ouverte au dynamisme et à la créativité intrinsèques de notre humanité<sup>53</sup> ». Nous verrons néanmoins, lorsque nous évoquerons la tradition monastique et le silence, que l'humanité n'a pas seulement besoin de dynamisme, mais également de permanence. Tout progrès n'est pas bon en soi.

Intelligence, créativité, initiative, fragilité même, chaque employé possède un actif qu'il sous-estime parfois ou qui est ignoré par sa direction, alors même qu'il est le cœur de la vocation de l'entreprise. Steve Jobs ne dit pas autre chose lorsque, dans une campagne publicitaire culte, il en appelle aux « crazy ones » (insensés) qui veulent changer le monde. Comme toute entreprise, Apple a besoin des talents humains pour se développer. Chaque personne qui compose nos entreprises (ou nos organisations au sens plus large) a un talent à faire fructifier et à partager, et même le plus petit d'entre tous, surtout lui, a

une place dans le plan de Dieu.

Très concrètement, depuis l'avènement des nouvelles technologies, nous avons vu fleurir des méthodes de management originales, fondées sur l'initiative personnelle. Le talent humain devenant la clef de la réussite de la révolution immatérielle et numérique, il a fallu, pour toutes ces start-up, repenser le rapport au travail, la motivation, l'*affectio societatis* et la culture d'entreprise. Les journaux économiques regorgent suffisamment de ces fuites de cerveaux entre Amazon, Google, Facebook, Twitter et autres start-up de toutes tailles pour que nous comprenions que l'être humain est revenu au centre du jeu. Au moins en tant que compétence créative.

Est ainsi apparu au sein de Google le dorénavant fameux principe du « 20 percent time » : 20 % du temps de travail de chaque ingénieur est consacré à un projet personnel, qui doit être *open source* s'il est indépendant de l'entreprise (subsidiarité et destination universelle des biens se relie encore, même chez Google). De là seraient nées certaines des plus grandes innovations de l'entreprise, comme Google Maps ou Gmail. D'autres entreprises ont par exemple mis en place des journées « silence » sans téléphone, sans réunion, sans perturbations, afin d'offrir aux employés la tranquillité nécessaire à la réalisation de leur travail individuel. Une société d'assurance britannique a même créé un département dédié à l'étude des propositions de produits, d'initiatives ou de services émanant des employés.

Vineet Nayar, le P-DG d'HCL Technologies Ltd., l'une des multinationales indiennes de services TIC (technologies de l'information et de la communication) qui connaît la croissance la plus rapide et la plus forte, se rendit célèbre en expliquant dans un livre à succès<sup>54</sup> sa méthode non conventionnelle de

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.



**L'écologie étudie les relations entre les organismes vivants et l'environnement** où ceux-ci se développent. Cela demande de s'asseoir pour penser et pour discuter avec honnêteté des conditions de vie et de survie d'une société, pour remettre en question les modèles de développement, de production et de consommation. Il n'est pas superflu d'insister sur le fait que tout est lié (François, *Laudato si'*, 138).

Déjà dans *Caritas in veritate*, Benoît XVI affirmait la responsabilité de l'Église envers la création, qui est d'ailleurs responsabilité des hommes envers ce cadeau que Dieu leur a confié. Si Dieu a créé le ciel et la terre, les animaux, les fruits et les arbres, le jour et la nuit, ce n'était certainement pas pour s'occuper en testant d'absurdes pouvoirs magiques, mais bien plutôt pour que l'homme en jouisse et qu'il s'émerveille. L'Esprit de Dieu, cause première, est présent naturellement dans Sa création qui est un acte d'amour. « Magnificat, le Puissant fit pour moi des merveilles ! », s'écria la Vierge Marie.

La tradition monastique appelle « contemplation naturelle » le fait de chercher Dieu dans la nature. Saint Maxime le Confesseur, moine byzantin du VII<sup>e</sup> siècle, dit ainsi que « la création devient comme un immense buisson ardent où le spirituel perçoit quelque chose de Dieu<sup>66</sup> ». Ce n'est pas pour rien, comme le souligna Benoît XVI dans une de ses audiences, que les communautés religieuses se sont établies « dans des lieux particulièrement beaux, dans les campagnes, sur les collines, dans les vallées entre les montagnes, au bord des lacs ou de la mer, voire sur de petites îles<sup>67</sup> ».

Ceux qui vivent au plus proche de la nature ou ceux qui voyagent pour la parcourir et découvrir sa splendeur doivent donc avant tout s'émerveiller et contempler. « Soyez toujours joyeux et priez sans cesse, en toute chose rendez grâce à Dieu,

c'est sa volonté sur vous dans le Christ », recommande saint Paul<sup>68</sup>. Un voyage réussi est un voyage qui nourrit l'âme. C'est d'ailleurs une première indication pour tous ceux qui se déplacent régulièrement dans le cadre de leur travail. Y a-t-il dans ces itinéraires une place pour la contemplation ?

Bernard de Clairvaux explique ainsi à son cher Henry Murdach, maître en théologie anglais, que Dieu parle magnifiquement dans la nature.

On apprend beaucoup plus de choses dans les bois que dans les livres ; les arbres et les rochers vous enseigneront des choses que vous ne sauriez entendre ailleurs, vous verrez par vous-même qu'on peut tirer du miel des pierres et de l'huile des rochers les plus durs. Ne savez-vous pas que la joie distille de nos montagnes, que le lait et le miel coulent de nos collines, et que nos vallons regorgent de froment<sup>69</sup> ?

L'écrivain paysan Wendell Berry aimait à dire que le soin que l'on a pour la Terre est notre responsabilité la plus ancienne, celle qui a le plus de valeur et, après tout, la plus agréable. Pourtant, force est de constater que l'état de notre création s'est fortement détérioré, tant et si bien que le pape François charge avec vigueur notre « culture du déchet ». Nous vivons une crise climatique sans précédent, une crise alimentaire, une crise des ressources. La biodiversité s'est dégradée<sup>70</sup>, de nombreuses espèces se sont éteintes en cinquante ans, avec une diminution de l'IPV<sup>71</sup> (qui mesure l'évolution de milliers de populations d'espèces vertébrées) de 58 % entre 1970 et 2012. L'eau se fait rare (notamment pour les plus pauvres) et celle dont nous disposons devient sale ; la pollution aux pesticides touche 92 % des cours d'eau français. Des nuages de pollution flottent au-dessus de nos villes ; 92 % de la population urbaine mondiale

respirent un air toxique. Et deux cents millions de personnes résident dans des zones à risque. Il devient difficile de s'émerveiller face à tout cela.

Le pape François vise juste quand il dit que « tout est lié ». L'écologie est affaire de bien commun ; elle est contemplation, amour de la création, amour des hommes. Pendant longtemps, cette question ne suscita pas l'intérêt. Pas même l'« intérêt général ». Nos économies ne s'en sont en réalité pas trop souciées... jusqu'à ce que la crise écologique vienne perturber notre bonheur. Depuis quelques années, nous percevons ainsi un changement de mentalité, que l'on retrouve même dans l'univers de la finance internationale avec l'apparition en 2007 de « green bonds » (obligations environnementales). Cet outil financier, qui connaît un essor considérable depuis 2013<sup>72</sup>, permet par exemple de financer la transition écologique à l'aide d'un emprunt obligataire engageant l'émetteur sur l'usage précis des fonds et portant nécessairement sur des projets ayant un impact favorable sur l'environnement. Sans doute la fin du XX<sup>e</sup> siècle a-t-elle eu besoin d'avoir peur des conséquences du changement climatique pour se préoccuper de la création. Aussi, quand les prévisions catastrophiques sont venues bousculer nos rêves naïfs de bonheur, avons-nous été contraints de revenir à nos fondamentaux. Mais voilà, soyons heureux aujourd'hui que les choses changent, bien que la raison à cela ne soit pas toujours orientée vers le bien commun.

Soyons heureux, car dorénavant la plupart des entreprises, grandes ou petites, prennent des engagements écologiques, réduisant leur consommation d'énergie ou se tournant vers les énergies renouvelables, devenant plus vigilantes quant à la durabilité de l'ensemble de leur *supply chain*, recréant un urbanisme respirable et se tournant au quotidien vers les

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Communauté de l'Emmanuel, et plus largement cette idée qu'un frère s'appuie sur un autre frère, est une réalité concrète, à petite échelle, d'une coopération communautaire bénéfique :

L'accompagnement est le lieu d'une réflexion sur la manière dont est vécue cette tension entre une vie vraiment engagée dans le monde et en même temps donnée à Dieu<sup>5</sup>.

**La réalisation d'une œuvre est affaire de coopération, et nécessite l'entraide d'un écosystème dynamique et soudé.**

Enfin, il reste le facteur indicible. Un amour du risque, un esprit entrepreneurial et pionnier, une joie créative, un enthousiasme collectif, une volonté de participer à quelque chose de plus grand que soi. Au cœur du succès de la Silicon Valley, on trouve une démarche missionnaire. Certes, le gouvernement en a poussé le développement historique par intérêt économique et politique, mais la mission de changer le monde était bel et bien présente. La mission est une aventure. Une aventure que vécurent les premiers disciples partis évangéliser le Proche-Orient ; une épopée fondatrice que vécurent les moines évangélistes de l'Europe, tant à l'est (saint Basile) qu'à l'ouest (saint Benoît) ; une entreprise immensément risquée que vécurent avec pugnacité les missionnaires du nouveau monde (Amérique et Asie), comme les Jésuites, mais pas uniquement ; un défi que vivent tous ceux qui œuvrent à visage découvert dans notre situation historique actuelle. **Le facteur indicible est la volonté missionnaire** qui trouve sa réponse au « pour quoi ? » ou au « pour qui ? ». « C'est par la volonté que nous méritons et que nous menons la vie louable et heureuse », nous dit saint Augustin dans son *Traité du libre arbitre*<sup>6</sup>.

La Silicon Valley n'a rien inventé, mais elle a tout illustré. Elle a illustré une transmission missionnaire méthodologique, mise en œuvre par une communauté d'hommes et de femmes, que les hérauts du Web ont actualisée à leur manière... et en instaurant un autre système de valeurs.

### ***Think big ou quaerere Deum***

Malgré tout, comme jadis où derrière les nombreuses représentations des dieux était cachée et présente la question du Dieu inconnu, de même, aujourd'hui, l'actuelle absence de Dieu est aussi tacitement hantée par la question qui Le concerne. *Quaerere Deum* (Benoît XVI, discours au Collège des Bernardins, 2008).

Lors de cette allocution, Benoît XVI est revenu sur le formidable développement monastique. Monastères et cathédrales du Moyen Âge furent bouillonnants. Des milliers de personnes travaillaient dans les champs, sur les chantiers, dans les moulins, dans les ateliers. Chacun avait son rôle, sa place ; chacun s'appuyait sur les autres ; chacun partageait la même finalité. « Leur volonté n'était pas de créer une culture nouvelle, nous dit encore le pape émérite, ni de conserver une culture du passé. Leur motivation était beaucoup plus simple. Leur objectif était de chercher Dieu, *quaerere Deum*. » Il s'agissait finalement d'élever l'homme, de développer les savoirs et d'étendre à travers le monde un modèle considéré comme juste, en respectant une charte qui plaçait la confiance en l'homme et en Dieu au cœur de son enseignement. Les Cisterciens appelèrent ainsi leur charte la *Carta caritatis* (*Charte de charité*). La vitalité culturelle de la renaissance médiévale était guidée par une aspiration spirituelle.



En cette période de renaissance technologique, la culture d'entreprise (*corporate culture*) des start-up ayant connu le succès ces vingt dernières années est un élément marquant de leur réussite. Leurs missions, leurs valeurs, les éléments constitutifs de leur culture d'entreprise sont régulièrement rappelés et partagés auprès de l'ensemble des employés. De multiples outils sont mis en place pour permettre cette appropriation et créer une *company* (*cum-panis*), cette communauté d'hommes et de femmes dont la mission est commune : visioconférences, périodiques, accueil des nouveaux employés, journées d'inspiration et de partage, formations, invitations d'intervenants emblématiques...

La culture d'entreprise de l'ère numérique est fun, créative et se veut éthique. Mais elle se résume surtout par cette injonction : *think big* (vois grand). Jeff Bezos, fondateur d'Amazon, dit ainsi que « voir petit est une prophétie autoréalisatrice ». Les nouveaux prophètes du Web ne s'inquiètent pas de ne pas être compris tout de suite ; ils veulent être visionnaires et regardent au-delà d'une simple stratégie marketing ou financière d'augmentation de leurs parts de marché. S'ils sont missionnaires, leur mission est universelle et doit répondre à quelque chose de plus profond. Pour Zappos, entreprise de vente en ligne de chaussures reconnue pour son service client exceptionnel, ce sera « Be adventurous » (osez) ; son fondateur, Tony Hsieh, en a fait un livre<sup>7</sup> devenu une référence, qui raconte comment il a mis au cœur de ses préoccupations le bonheur de ses employés et de ses clients. Pour WeWork, qui a développé partout sur la planète le concept de *coworking* avec succès, la mission des employés est de créer un monde où l'on peut profiter de la vie tout en travaillant – « Make a life, not just a living ». Pour Tesla, il ne s'agit pas de construire des voitures,

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

pourrait-il mettre la personne humaine au cœur de son action s'il ne nourrit pas son cheminement et ne vit pas lui-même pleinement son humanité ?

J'en prends aujourd'hui à témoin contre vous le ciel et la terre : j'ai mis devant toi la vie et la mort, la bénédiction et la malédiction. Choisis donc la vie, afin que tu vives, toi et ta postérité<sup>20</sup>.

## La force de l'expérimentation

**Le mot de *force* peut se prendre en deux sens.** D'abord selon qu'elle implique en elle-même une certaine fermeté d'âme. En ce sens, c'est une vertu générale, ou plutôt une condition de toute vertu, parce que, d'après le philosophe, il est requis pour la vertu « d'agir de façon ferme et inébranlable ». Mais aussi, on peut parler de « fortitudo » selon qu'elle implique fermeté d'âme pour supporter et repousser les difficultés particulièrement impressionnantes, comme les dangers graves (saint Thomas d'Aquin, *Summa Theologiae*, IIa-IIae, question 123, article 2).

Dans le développement des start-up de l'ère numérique, on retrouve quelque chose qui ressemble à cette vertu cardinale qu'est la fortitude, ou force morale, que l'on peut aussi qualifier plus communément d'audace ou de courage.

De l'audace, il en faut certainement pour créer une entreprise à la sortie de l'université, voire plus tôt encore, quand on sait le taux d'échec moyen d'une telle aventure.

Du courage, il en faut assurément pour inventer un produit, faire naître un marché et surtout prendre le risque de déployer un nouveau *business model*.

Les entreprises phares du Web ont mis parfois plusieurs années avant de démontrer qu'elles étaient capables, si ce n'est d'être rentables, ne serait-ce que d'avoir une ligne de revenu. Oui, il en a fallu de la force à ces entrepreneurs pour convaincre

tout un écosystème de financer de lourdes pertes le temps que les produits ou les services s'installent sur leurs marchés ; pour convaincre un régulateur de ne pas leur mettre de bâtons dans les roues avant qu'ils puissent avoir un retour d'expérience suffisant ; pour nouer un dialogue avec des utilisateurs exigeants jusqu'à pouvoir leur proposer quelque chose qui soit fiable et qui réponde à leurs attentes. Google, Facebook, Airbnb, eBay, BlaBlaCar sont autant de modèles innovants qui ont été longtemps des puits sans fond. Personne ne sait si Uber finira par trouver la formule gagnante. Avant de compter cent millions d'utilisateurs, Netflix a eu des sueurs froides.

L'ère numérique met en évidence ces propos que l'on a souvent attribués à saint François d'Assise, fondateur de l'ordre des Frères mineurs :

Commence par faire le nécessaire, puis fais ce qu'il est possible de faire et tu réaliseras l'impossible sans t'en apercevoir.

Écoute un besoin, puis tente quelque chose ; avec la grâce de Dieu, tu réussiras. L'histoire des congrégations est remplie d'expérimentations et de fortitude. C'est en 540, soit trente ans après son premier abbatiat et ses premières expérimentations, que saint Benoît rédige sa règle ; de même, les *Exercices spirituels* sont bien un retour d'expérience de saint Ignace de Loyola et les communautés nouvelles sont dans une expérimentation perpétuelle, dont elles témoignent pour ensuite déployer le concept.

Plus spécifiquement, et peut-être de manière légèrement provocante, nous pourrions dire que le Christ lui-même nous recommande cet outil méthodologique de l'expérimentation. Jésus n'a pas procédé à des ventes forcées, n'a pas propagé de

*fake news* ni même fait une publicité miraculeuse démontrant que « Dieu, ça marche ». Quand il guérit des aveugles (Matthieu 9, 29-30), il leur demande de se taire. Le miracle n'est pas le moyen de transmission ; il est un acte de bonté gratuite. La transmission se fera d'elle-même, avec le temps, parce que, au milieu de nous, Jésus est. Nous expérimentons combien « Dieu, ça marche ». Suivant cet exemple, bien qu'il y ait eu également un lot de contre-exemples et d'évangélisations « forcées », de nombreux missionnaires ont évangélisé sans miracle, sans publicité, simplement en étant des puits d'amour parmi les populations, quitte à souffrir avec elles comme Jésus a souffert pour les hommes, leur offrant dans la pauvreté de leur situation d'expérimenter l'amour infini de Dieu. Cette expérimentation dans l'évangélisation, Benoît XVI nous y invite, à l'image des saints qui montrent la beauté de l'Évangile « par l'exemple de leur vie, attentive à la créativité de l'Esprit Saint<sup>21</sup> ».

À l'ère numérique, à l'ère des réseaux sociaux et du bouche à oreille, à l'ère de l'expérience, il n'est pas neutre de se plonger dans cette recommandation évangélique : le bien commun s'expérimente. Si nous devons asséner un message pour vendre, si nous cherchons à éblouir par un miracle, sommes-nous certains que notre proposition est la bonne ?

Créer des produits ou des services, mais également tester et expérimenter une nouvelle manière de répondre à un besoin en innovant ou en bousculant l'ordre établi, telle est la marque de fabrique de cette époque de fourmillement créatif. Cette dernière audace qui consiste à expérimenter des *business models* est particulièrement passionnante, car on peut dire comme Sean Blanda, qui fut directeur de la conférence annuelle 99U, que « le *business model* est le message<sup>22</sup> », par référence à la célèbre

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.



et au véritable bien de l'homme<sup>32</sup>.

Un peu plus loin, il confirmera :

Un tel discernement devra se fonder sur le critère de la charité et de la vérité<sup>33</sup>.

Nos actions doivent être précédées d'un questionnement approfondi et d'un travail de recherche méticuleux visant à nous faire passer du phénomène au fondement, et à répondre pleinement à cette vocation d'amour qui sous-tend nos activités. Elon Musk croit profondément que nous nous trompons lorsque nous pensons que la technologie s'améliore automatiquement : « Elle ne progresse que si beaucoup de monde travaille durement pour la rendre meilleure. » Comme les moines copistes au Moyen Âge. Il faut suer pour transformer le monde.

Ce *quaerere Deum* qui épuisait les yeux à la lueur de la bougie ne sera pas renié par cette autre méthode de questionnement et d'approfondissement, qui n'est ni *design thinking* ni *first principles* : la *lectio divina*. Résumée par Guigues le Chartreux, elle nous incite à nous laisser nourrir par la parole de Dieu en quatre degrés.

Un jour, pendant le travail manuel, je commençai à penser à l'exercice spirituel de l'homme, et tout à coup s'offrirent à la réflexion de mon esprit quatre degrés spirituels : lecture, méditation, prière, contemplation. S'il est permis de s'exprimer ainsi, la **lecture** apporte une nourriture substantielle à la bouche, la **méditation** mâche et triture cet aliment, la **prière** obtient de goûter, la **contemplation** est la douceur même qui réjouit et refait. La lecture est dans l'écorce, la méditation dans la moelle, la prière dans l'expression du désir, la contemplation dans la jouissance de la douceur obtenue<sup>34</sup>...

Il est étonnant que Guigues ait eu cette intuition en travaillant. Étonnant et peut-être révélateur. En reprenant les méthodologies d'innovation, on y retrouve (par analogie... Elon Musk serait terrifié !) des clefs d'application. Lire, c'est comprendre la réalité, écouter le besoin ; méditer, c'est laisser vaguer son esprit, définir le problème, être créatif ; prier, c'est faire appel au discernement et à la volonté de Dieu, poser le questionnement moral de notre activité ; et contempler, c'est s'émerveiller devant l'amour que nous avons réussi à donner, l'échange que nous avons noué, l'œuvre que Dieu nous a permis de réaliser.

Petit à petit, nous comprenons que la doctrine sociale de l'Église n'est pas un recueil de principes théologiques inapplicables dans notre vie professionnelle ; éclairée à la lumière de la tradition et de l'histoire, mise au défi par des ingénieurs en T-shirt, elle devient un cheminement qui nous propose de discerner nos actions, en ayant le courage d'agir.

## **Il y a presque tout, mais pas l'essentiel**

La doctrine sociale « a par elle-même la valeur d'un instrument d'évangélisation » et se développe dans la rencontre toujours renouvelée entre le message évangélique et l'histoire humaine (compendium, 67).

Le dernier précepte (73) de la règle de saint Benoît porte un intitulé intrigant :

Toutes les prescriptions qu'il est bon d'observer ne sont pas inscrites dans cette règle.

Saint Benoît rappelle à ses moines qu'aucune règle ne peut contenir tout ce qu'il faut respecter pour mener une vie sainte. Il

dit en substance : vivez conformément à ce que vous êtes et grandissez. Il les envoie.

Si une règle de vie est insuffisante ou inachevée, combien plus l'est un corpus tel que la doctrine sociale, qui s'inscrit dynamiquement dans l'histoire de l'Église. Ou plutôt, combien il est difficile d'en tirer une grille de critères, comme cela est souvent demandé par ceux qui souhaiteraient s'y conformer. La doctrine sociale se développe dans une « rencontre toujours renouvelée », c'est-à-dire que nous participons aujourd'hui à sa rédaction ou à son augmentation. Il a ainsi fallu que la société allemande soit bousculée par les idéologies libérale et marxiste pour que l'évêque de Mayence, Wilhelm von Ketteler, redécouvre à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle la profondeur du principe de subsidiarité et alerte Bismarck sur la condition ouvrière.

Au-delà des principes inspirés que la doctrine sociale nous propose, la tradition nous invite, comme nous l'avons entraperçu, à réaliser notre vocation dans le monde. L'histoire de l'Église nous donne des clefs pour nous aider à cheminer, qui ont souvent été reprises sans le savoir par le monde technologique profane : être une communauté ouverte, avoir une humble ambition, penser et se cultiver, chercher Dieu, prier dans le silence, oser et expérimenter, écouter l'humain, s'interroger, discerner et consulter l'autre avant d'agir. Mais les enjeux du monde sont immenses.

Face à cette urgence, nous reprendrons la triple transformation de LinkedIn : transformation de soi, transformation de l'entreprise et transformation du monde. En l'ajustant cependant, car il n'y a pas tout dans ces règles et ces méthodes ; il manque l'essentiel, que nous livre saint Matthieu

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

L'historien du compagnonnage Étienne Martin Saint-Léon nous enseigne qu'une « foi pressante porte le plus souvent les bâtisseurs ». Cet enthousiasme les conduisit à travers les campagnes durant dix ans, vingt ans, toute leur vie, pour trouver du travail bien sûr, mais aussi parce que les voyages enrichissaient leur connaissance des techniques et des méthodes, en complément des traités et des manuels.

Les siècles qui suivirent virent l'explosion des sciences modernes. L'Église s'est-elle opposée au développement de l'astronomie, de la géologie, de la génétique, de la chimie ou de la médecine ? C'est elle qui institua les principales universités de médecine. L'Église catholique a parfois le syndrome Copernic-Galilée, deux personnages qui ont donné lieu à de grandes discussions et à des erreurs qu'elle a reconnues. Certes, les scientifiques eurent parfois des débats vigoureux avec l'institution ecclésiastique ; mais l'Église est justement un lieu où l'intelligence creuse au plus profond pour chercher Dieu ; cela porte quelquefois à ébullition. Nous pourrions pourtant citer Blaise Pascal, fameux polymathe qui approfondit tant les sciences humaines et théologiques que les mathématiques et la physique, Gregor Mendel qui fut moine augustinien et père fondateur de la génétique ou encore Georges Lemaître qui fut prêtre, professeur de physique, connu pour être à l'origine de la théorie du big bang qu'accueillit avec une grande joie scientifique le pape Pie XII. Georges Lemaître fut d'ailleurs nommé président de l'Académie pontificale des sciences.

Car l'Église compte une Académie des sciences qui s'ouvre même à des membres ne partageant pas la foi dans le kérygme. Ce Vatican qu'on dit opposé à tout progrès possède un observatoire astronomique de réputation mondiale ; il organise

des conférences sur la médecine régénérative, l'intelligence artificielle et la transformation digitale ou encore la *blockchain* ; les Dominicains, très présents dans la Silicon Valley, ont créé un réseau de recherche Optic sur le progrès technologique ; et les laïcs, au cœur du monde, ne sont pas en reste : c'est en grande partie à eux (à nous) que s'adresse ce livre.

La question que pose l'Église est différente. Elle se méfie d'une idéologie technocratique identifiée par Paul VI. Sujet complexe, mais qui peut se simplifier par cette remarque de Benoît XVI dans *Caritas in veritate* :

Il faut néanmoins souligner qu'il n'est pas suffisant de progresser du seul point de vue économique et technologique. Il faut avant tout que le développement soit vrai et intégral<sup>3</sup>.

Ou encore cette sublime analyse, à l'article 70 de la même encyclique :

Le développement technologique peut amener à penser que la technique se suffit à elle-même, quand l'homme, en s'interrogeant uniquement sur le comment, omet de considérer tous les pourquoi qui le poussent à agir. C'est pour cela que la technique prend des traits ambigus. Née de la créativité humaine comme instrument de la liberté de la personne, elle peut être comprise comme un élément de liberté absolue, liberté qui veut s'affranchir des limites que les choses portent en elles-mêmes.

C'est ce discernement qui a conduit l'Église à relever que certaines « techniques » allaient à l'encontre du développement intégral.

Devant chaque innovation, l'Église discerne. Elle interroge. La neutralité technologique n'existe pas ; toute technologie est issue d'un système de valeurs et a des conséquences. Or, notre

ère est témoin d'une croissance technologique inédite qui laisse peu de temps au discernement et qui risque de conduire à une société technocratique qui oublierait son humanité.

Forts de tout cela, de nos principes inaliénables, de notre méthodologie qui mêle le silence de la réflexion, l'humanité de l'expérimentation, l'indispensable discernement et l'inspiration de l'esprit, nous pouvons essayer d'apporter quelques éclairages sur des évolutions récentes ou à venir, et ainsi apporter notre pierre à cette doctrine sociale qui s'écrit quotidiennement en se confrontant au monde.

## **L'explosion du travail indépendant**

L'homme qui travaille désire non seulement recevoir la rémunération qui lui est due pour son travail, mais aussi qu'on prenne en considération, dans le processus même de production, la possibilité pour lui d'avoir conscience que, même s'il travaille dans une propriété collective, il travaille en même temps « à son compte » (Jean-Paul II, *Laborem exercens*, 15).

Le travail tel que l'ont connu nos pères est aujourd'hui en plein bouleversement, et avec lui la notion même d'entreprise. Les chiffres sont là : 53 millions de *freelancers* aux États-Unis, 2,8 millions en France, une augmentation de 25 % en moyenne. C'est un phénomène de société majeur. Selon l'étude de Deloitte *Global Human Capital Trends*, réalisée en 2017, 51 % des dirigeants estiment que leur organisation envisage d'accroître l'utilisation d'employés indépendants et flexibles dans les trois à cinq prochaines années. Des organisations qui étaient autrefois des communautés de salariés deviennent ainsi des regroupements de *freelancers* et des structures ouvertes. Nous assistons de fait à une « ubérisation » du travail – l'expression

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.



supervisée par des êtres humains responsables. Nous voyons bien que les programmes d'intelligence artificielle ne peuvent donc pas, par eux-mêmes, nous orienter vers le bien commun. Le bien commun étant le chemin de notre travail, de notre économie et de notre monde, CQFD.

Le développement exponentiel de l'intelligence artificielle suscite une seconde réflexion liée au principe de subsidiarité, qui ne doit pas être une crainte, mais peut-être plutôt une exigence, voire une espérance. Celle-ci découle directement de cette capacité d'amour de la personne humaine.

Le porte-parole d'une grande banque américaine qui a mis en place des agences sans êtres humains nous dit ainsi que « les robots sont capables de tenir une conversation à propos d'un emprunt immobilier, d'un investissement pour la retraite ou encore d'un crédit automobile<sup>16</sup> ». À la première lecture, cela peut choquer. Puis nous nous souvenons de notre propre expérience en tant que client et essayons de nous remémorer une expérience ancienne ou vécue par nos parents, en nous posant quelques questions : quelle est/était la marge de manœuvre, la « subsidiarité » appliquée dans le monde bancaire ? Quelle décision un conseiller peut/pouvait-il prendre ? Quelle réponse humaine, compréhensive, audacieuse peut/pouvait-il apporter face à la problématique d'un client ? Chacun a été confronté, personnellement ou professionnellement, au processus de crédit, par exemple. Le conseiller est-il décideur ? Non. Le directeur de l'agence est-il même décideur ? Bien souvent, non. Nos interlocuteurs, en trente ans, ont perdu un pouvoir de décision considérable (pour des myriades de raisons, notamment réglementaires et de contrôle des risques). La réponse se transforme alors en question : pourquoi donc fréquenter une agence si la robotisation est déjà à l'œuvre au cœur même de la

relation humaine, si l'humain est lui-même dépouillé (par des *process*, du contrôle, etc.) de sa liberté créative, de sa nature bienveillante, de sa capacité d'amour, de sa bonté ?

Sortons du monde bancaire et élargissons. Je livre un témoignage personnel, concret. Aéroport de Birmingham, je vais chercher la voiture que j'avais louée. J'avais précisé sur Internet que ma femme conduirait (je n'aime pas la conduite à gauche...). Au kiosque, l'employé me donne les clefs et me demande mon permis. Je lui indique avoir mentionné mon épouse comme conductrice. Il refuse. Un quart d'heure de négociation. Impossible. Pourquoi ? La carte bleue qui avait servi à réserver un véhicule chez ce prestataire lors d'une occasion antérieure était liée à un conducteur nominatif et il ne pouvait pas « modifier le système ».

Beaucoup d'employés aujourd'hui ne peuvent pas « modifier le système ». Beaucoup le vivent difficilement. L'intelligence artificielle impose aux entreprises un défi nouveau, passionnant et salvateur. Il s'agit pour elles de repenser la place de l'homme dans leur organisation. Non seulement face à cette innovation intelligente et artificielle, mais également face à un passé qui a trop souvent manqué d'intelligence en mettant en place des artifices. Parce que les hommes ont intrinsèquement besoin de relations et parce que leur donner un espace de liberté décisionnelle est un principe de dignité. Un homme devenu robot est certes moins compétitif qu'un robot, mais s'il se « dérobotise », il recouvre alors son intelligence créative unique, son inclination pour l'amour et participe à l'édification d'un monde intéressant. Un jour où Kasparov avait réussi à battre Deep Blue lors d'une partie d'échecs, il avait expliqué avoir joué de manière irrationnelle. L'être humain a cette capacité à sortir des cases, à créer. Il commettra bien sûr des erreurs, mais ne doit-il pas accepter sa fragilité ?

Nous en venons donc au troisième principe de la doctrine sociale que soulève l'intelligence artificielle : l'option préférentielle pour les pauvres. Notre monde agit comme s'il n'acceptait plus la fragilité de l'homme. Il veut tout résoudre. Nous avons vu que l'ère numérique était solutionniste, c'est-à-dire qu'elle considérait que la technologie était capable de résoudre l'essentiel des problèmes que nous rencontrons.

Ainsi, la voiture sans chauffeur viendra résorber les accidents automobiles. La personne humaine n'est pas un conducteur fiable ; la machine, en plus de nous offrir le luxe de ne plus avoir besoin de conduire, nous sauvera de la mort accidentelle. Mais elle nous empêchera aussi de discerner par nous-mêmes, de décider de nous arrêter au feu rouge et d'actionner notre clignotant, de suivre volontairement le chemin de bien qui est là où se situe notre véritable liberté, de nous tromper aussi et de recommencer. La fragilité humaine est au cœur de notre liberté, de notre besoin de l'autre et donc de notre besoin d'amour, de ce choix volontaire du bien que nous devons faire. Dans ce cas, la question de cette intelligence artificielle n'est pas tant d'intégrer de l'éthique dans l'algorithme (la voiture doit-elle renverser un enfant ou une vieille dame ?), mais plus celle de l'asservissement consentant d'une population humaine fragile qui verrait se réduire les zones où elle peut exercer son propre discernement et sa liberté. À ce titre, il est pertinent de noter ici qu'aucun des sept principes de design de l'IA annoncés en juin 2018 par Sundar Pichai ne fait référence à la liberté de l'homme.

L'intelligence artificielle veut nous faire oublier que nous sommes pauvres et fragiles, tant et si bien que parfois elle méprise notre pauvreté. C'est ainsi qu'elle se nourrit de nos données, récoltées gratuitement sur les réseaux. Nous racontons notre vie sur les réseaux sociaux, nous sommes les travailleurs

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

compagnons et les moines autrefois ; elles bâtissent avec le désir de permettre à tous et à chacun d'avoir une vie meilleure.

Cette révolution urbaine est possible grâce à l'avènement des technologies, aux processus d'expérimentation et de design, ainsi qu'à la volonté d'une génération qui veut voir grand et mieux.

Elle est également possible grâce à l'immense terreau de data évoqué précédemment, qui vient enrichir la connaissance, faciliter la détection des problèmes et des besoins, et donc permettre d'y répondre. D'environ huit milliards aujourd'hui, les objets connectés devraient se multiplier et atteindre vingt milliards en 2020, selon le cabinet Gartner.

Récemment, plusieurs groupes technologiques se sont lancés dans la *smart city* d'une manière plus globale. Microsoft, ou plutôt la société d'investissement de Bill Gates, a acheté 10 000 hectares dans le désert de l'Arizona pour construire une ville appelée Belmont, afin de répondre à la surpopulation urbaine. Selon le communiqué, la ville « va créer une communauté avant-gardiste, fondée sur la communication et les infrastructures technologiques de pointe, conçue autour des réseaux à haut débit, des centres de données, de nouveaux modèles technologiques de distribution et de fabrication, de voitures et de centres logistiques autonomes ». En parallèle, Alphabet (maison mère de Google), via sa filiale Sidewalk, a annoncé un partenariat public-privé avec la ville de Toronto pour construire sur le port une « Internet city » qui serait un « laboratoire » en vue d'expérimenter et peut-être ensuite de déployer ce qui pourrait être la ville du futur : voitures autonomes, feux rouges et éclairage urbain intelligents, Wi-Fi public. Grâce à des capteurs et à des caméras associées à de l'intelligence artificielle placés un peu partout, Sidewalk

souhaite améliorer la qualité de l'air, la consommation d'énergie, la circulation et éventuellement la sécurité.

Un cran plus loin, comme toujours, Peter Thiel est partenaire d'une initiative très originale, le Seasteading Institute, dirigé par le petit-fils de Milton Friedman, dont la philosophie libertarienne s'inspire des *charter cities*, ces villes indépendantes, voire ces micronations, possédant leurs propres règles, leurs propres lois, leur propre droit et leur propre charte (*charter*), à l'image de Hong-Kong à ses débuts. Dans l'esprit des penseurs de ce concept, notamment du professeur Paul Romer de l'université de New York, il s'agit de créer des zones de développement économique libres dans un esprit pionnier (dotées d'aéroports, d'infrastructures, d'un système d'éducation, etc.). Le Seasteading Institute promeut plus spécifiquement le développement de l'humanité sur les océans, c'est-à-dire des *charter cities* flottantes. En 2017, un accord a été signé avec la Polynésie française pour lancer un test grandeur nature, dont la structure évoluera jusqu'en 2040. L'Institut précise :

Le projet consiste à construire des plates-formes flottantes écologiques dans un lagon de la Polynésie française, qui pourrait offrir une réponse aux défis liés à la montée des eaux et au développement durable. Ces plates-formes constitueraient aussi une base pour des habitations, des bureaux et des infrastructures diverses, afin d'encourager la formation de communautés dynamiques et d'explorer de nouvelles manières de vivre ensemble.

Auparavant, Joe Quirk, le président de l'Institut, avait précisé sa pensée, promettant que ces « nations flottantes restaureront l'environnement, enrichiront les pauvres, soigneront les maladies et libéreront l'humanité des politiciens ».

Google et Microsoft ne sont pas liées au Seasteading Institute

et nous n'en sommes pas là. Mais il est intéressant de voir, à la lumière de la doctrine sociale, les enjeux que ce travail que l'on souhaite orienter vers le bien commun peut soulever. Les data nécessaires à la réussite d'une ville connectée posent la question de la liberté et de la vie privée ; la démocratie directe, que rendent possible les applications numériques, peuvent être une porte vers la subsidiarité si les sciences cognitives n'influent pas sur les choix personnels ; les plates-formes Internet de covoiturage, de réservation de voitures avec chauffeur ou de logement développent une nouvelle forme de solidarité quand elles n'oublient pas les plus fragiles, que les réglementations anciennes protégeaient ; la mise en place de Wi-Fi public, l'accès à l'énergie, la replantation écologique sont autant de biens auxquels les *smart cities* redonnent un usage universel, lorsque cette gratuité et cette « logique du don » (selon l'expression de Benoît XVI) ne nécessitent pas que nous soyons nous-mêmes la monnaie d'échange par nos données. Et le rôle de l'État, des institutions politiques légitimes, d'une autorité supérieure que notre époque à tendance libertarienne cherche parfois à minimiser, doit être affirmé à sa juste place.

Devant cet avenir numérique palpitant et ce travail énorme qui est fourni en vue de redonner vie à notre cadre urbain et de nous engager à devenir une communauté fraternelle universelle, les textes bibliques nous donnent trois indicateurs. Le premier, c'est Babel qui a voulu créer une unité sans Dieu ; il est indispensable de laisser au cœur de nos vies urbaines une place pour Dieu qui seul fait l'unité. Le deuxième indicateur, c'est Sodome et Gomorrhe qui ne furent pas punies pour la seule débauche, mais bien plus parce qu'elles ne respectaient pas le principe d'hospitalité ; soyons vigilants à ouvrir nos portes à tout le monde, y compris au plus fragile. Le troisième signe,

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.



explorons :

Peu à peu, j'ai découvert que la ligne de partage entre le bien et le mal ne sépare ni les États, ni les classes, ni les partis, mais qu'elle traverse le cœur de chaque homme et de toute l'humanité. Et qui souhaite détruire un morceau de son propre cœur ?

J'ai voulu par ce livre esquisser quelques pistes. J'ai rappelé les principes fondamentaux de ce corpus magistériel qu'est la doctrine sociale de l'Église, bien plus complet et complexe que le résumé que j'en ai fait. Il nous enseigne l'amour, qui est orientation vers le bien commun, qui est chemin libre et subsidiaire, qui est rencontre de l'autre et reflet du plus pauvre, qui est beauté de la création, de l'homme et de Dieu. J'ai également voulu proposer quelques éclairages que nous offre la tradition, les communautés chrétiennes des temps passés et présents, car nous sommes tous appelés à actualiser cette doctrine en nous confrontant au monde. Ce que je perçois dans la tradition, c'est que l'Esprit Saint a insufflé à de multiples reprises aux chrétiens ses dons ; il a unifié un véritable écosystème de chercheurs de Dieu et a inspiré nombre d'outils, de méthodes et de structures. Il nous encourage également à réaliser le but de notre vie, exprimé par saint Augustin : reposer dans le Seigneur. Il est également présent dans nos sacrements de mission que sont le baptême mais aussi le mariage, lequel nous lie à cet autre qui se sent parfois abandonné quand nous oublions de laisser au repos la place qui lui est due, alors que cette oasis familiale de vie chrétienne est un terrain tellement fertile et inspirant.

Rava, un maître talmudique du IV<sup>e</sup> siècle, enseigne qu'après la mort les hommes seront appelés à répondre à six questions :

- As-tu conduit tes affaires avec honnêteté ?

- As-tu fixé un temps pour l'étude de la Torah ?
- As-tu peuplé le monde ?
- As-tu attendu le salut, empli d'espérance ?
- As-tu devisé avec sagesse ?
- As-tu déduit une chose d'une autre ?

Ces demandes, tirées de la tradition juive, sont merveilleuses. Modestement, à leur écoute, le présent livre a tenté d'évoquer ce que la doctrine sociale peut nous enseigner pour nous accompagner dans notre désir d'accomplir notre travail avec foi ; la lecture de ces pages encourage à étudier le magistère ; je n'y évoque pas suffisamment le rôle central de la famille comme socle de notre communauté humaine, y compris dans nos activités professionnelles. Bien que certains développements technologiques effraient de nombreux lecteurs, le chrétien est empli d'espérance et j'ai voulu aussi mettre en lumière les beautés de l'ère numérique ; cet ouvrage a ainsi été construit comme un échange dialectique entre la foi et les technologies. Enfin, à partir d'exemples issus tant de la tradition que de l'actualité, je me suis efforcé de tirer des enseignements de toutes ces expérimentations et d'en déduire des orientations possibles.

Si l'Esprit Saint s'est manifesté pendant la rédaction de ce livre, son souffle était un encouragement à ne pas laisser le monde se bâtir sans lui et à réaliser notre vocation. Parce que les enjeux, à toute époque, sont majeurs et que les fruits portés par les dons de l'Esprit sont les réponses qu'attend le monde.

Répondre à la question de savoir comment être chrétien à l'ère du numérique, c'est définitivement permettre à tous et à chacun d'être connectés à l'amour.

- 
1. Article 73.
  2. Brian Patrick Green, « The catholic church and technological progress : past, present, and future », in *Religions*, 2017, 8, 106.
  3. Article 23.
  4. 12, 4-8.
  5. Grande règle 7.
  6. Compendium de la doctrine sociale de l'Église, 315.
  7. Conférence à Dartmouth en 1956.
  8. <http://voxeu.org/article/new-spring-artificial-intelligence-few-early-economics>.
  9. Ces investissements ont été multipliés par six depuis 2000 (selon *AI Index*, novembre 2017).
  10. *Op. cit.*
  11. Isaïe 11, 1-3.
  12. *De sacramentis*, III, 8.
  13. *Adversus haereses*, III, 22, 1.
  14. Épître aux Galates 5, 22-23.
  15. Kai-Fu Lee, « A blueprint for coexistence with artificial intelligence », in *Wired*, 12 juillet 2017.
  16. Anne Pace, porte-parole de la Bank of America, citée par le *Washington Post*, 8 février 2017.
  17. Algorithme d'analyse des liens concourant au système de classement des pages Web, utilisé par le moteur de recherche Google.
  18. Article 105.
  19. [www.cato-unbound.org/2009/04/13/peter-thiel/education-libertarian](http://www.cato-unbound.org/2009/04/13/peter-thiel/education-libertarian).
  20. *Gaudium et Spes*, *op. cit.*
  21. Tristan Harris, « How technology is hijacking your mind – from a magician and Google design ethicist », in *Thrive Global*, 2016 (<https://journal.thriveglobal.com/how-technology-hijacks-peoples-minds-from-a-magician-and-google-s-design-ethicist-56d62ef5edf3>).
  22. In Paul Lewis, « “Our minds can be hijacked” : the tech insiders who fear a smartphone dystopia », *The Guardian*, 6 octobre 2017.
  23. « What if everyone was texting while walking at Shibuya crossing ? », vidéo publiée le 28 mars 2014 sur YouTube.
  24. Article 6.
  25. Article 63.
  26. Audience générale, 16 mai 2012.
  27. Sa singularité est une croyance en une intelligence artificielle qui deviendrait largement supérieure à l'intelligence humaine.
  28. Ce sera finalement 6 milliards de dollars.
  29. *Des mœurs*, chapitre XV.
  30. Cathy O'Neil, *Weapons of Math Destruction, How Big Data Increases Inequality and Threatens Democracy*, Crown Penguin Random House, 2016.
  31. Article 46.
  32. *Ibid.*, article 2.
  33. Article 187.
  34. Message de Satoshi Nakamoto du 11 février 2009, sur le forum de la P2P Foundation.
  35. *Summa theologiae*, IIa, IIae, question 66, article 2, *op. cit.*
  36. Matthieu 22, 37-39.
  37. Entrepreneur célèbre, fondateur du groupe O'Reilly Media dédié aux technologies. Tim O'Reilly, *WTF ? , What's the Future and Why It's Up to Us*, Harper Business, 2017.

38. Pokémon GO.

39. 19, 11-12.